

Extraits

Number 120, Fall 2010

Sur et autour de Jorge Luis Borges

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61131ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2010). Extraits. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (120), 39–61.

De l'enseignement (et) de l'amour

« L'amour, c'est quelque chose de si essentiel que je ne pourrais pas le définir sans le diluer dans des mots.

Je crois que j'ai toujours été amoureux ; ça peut avoir l'air ridicule, à mon âge, mais il est vrai que l'amour m'accompagne. L'amour et l'amitié. Et je constate – et cela me réjouit – que je n'ai jamais ressenti de la haine dans ma vie. Quand j'étais petit, on m'a appris la haine envers mon parent lointain, Juan Manuel de Rosas, et j'ai cru le haïr. Pas maintenant ; maintenant je me sens capable d'amour, d'amitié, mais pas de haine.

Il y a des choses, bien sûr, qui peuvent me faire mal, mais j'essaie de les oublier. Bergson a dit que la mémoire était sélective. Il est possible que ma mémoire soit fautive, car mon père, professeur de psychologie, m'a dit que chaque fois qu'on se souvient de quelque chose, on le modifie ne serait-ce que légèrement. Quand on pense beaucoup aux choses, on les modifie peu à peu dans la mémoire, qui est faite, je suppose, en grande partie d'oubli. Bon, en ce moment je me sens plein d'amitié, plein d'amour et j'espère continuer ainsi jusqu'au moment – pas trop lointain, j'espère – de ma mort, puisque j'ai commis l'indiscrétion d'avoir eu 86 ans.

Et la mort, qui est aussi un espoir, elle peut nous garder des surprises. Je ne crois pas, j'espère que la mort m'effacera, mais s'il y avait une autre vie après, je l'accepterais comme j'ai accepté celle-ci. On s'habitue à tout, à la vie, à la mort, à la douleur physique* . »

Du pouvoir des mots

« Je ne sais pas si [pour la compréhension] on peut faire la distinction entre [son et contenu des mots]. Je dirais que chaque mot est un être, une entité et que probablement il n'y a pas de synonymes. Je ne suis pas sûr que le mot *luna* soit exactement équivalent au mot *moon* en anglais, ou *lune* en français. Mais peut-être que *moon* et *lune* sont plus proches parce que ce sont des monosyllabes, mais peut-être... que chaque mot est un être. C'est pour ça que je crois que c'est impossible de traduire la poésie. Quant à moi, chaque fois que je lis une version d'un de mes poèmes dans n'importe quelle autre langue, je dis : « Mon Dieu qu'ils sont bons ces vers, si seulement je les avais écrits* ! »

* Propos recueillis par José Antonio Cedron lors d'une rencontre de Borges avec les étudiants et les professeurs de l'Université nationale de Córdoba (Argentine) à l'hiver 1985, quelques mois avant sa mort. Tirés de *Plural*, n° 208, janvier 1989. Traduits de l'espagnol par Cecilia Ponte.



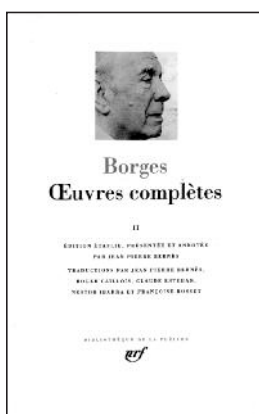
L'AIEQ c'est un réseau de 3000 professeurs, étudiants et chercheurs
qui, dans 82 pays, se consacrent à l'étude du Québec

Joignez-vous au réseau international de l'AIEQ et profitez des avantages suivants

- Deux sites internet : *Association internationale des études québécoises* et *Panorama sur le Québec* ainsi qu'un bulletin électronique hebdomadaire.
- Des rabais de 15 à 50% pour l'abonnement à des revues ou l'achat de livres.
- Des bourses pour les jeunes chercheurs dont les travaux portent sur le Québec et pour les professeurs de français langue étrangère.
- Un soutien financier ou technique pour des colloques, des publications, des cours sur le Québec et des tournées d'écrivains québécois à l'étranger.

www.aieq.qc.ca
www.panorama-quebec.com

Association internationale des études québécoises
Place-Royale, 32, rue Notre-Dame, Québec (Qc) Canada G1K 8A5
Téléphone : (418) 528-7560 Télécopieur : (418) 528-7558
Courriel : accueil@aieq.qc.ca



renversa Perón (d'Aramburu et de Rojas), et celle qui mit fin au gouvernement d'Isabelita Perón (de Videla) ». Car il n'est guère possible « d'expliquer par un simple mirage la sympathie de Borges pour le régime militaire, dont il a accepté, de surcroît et sans la moindre réticence, nominations et distinctions³ ».

C'est à la littérature que le citoyen du livre et de la mémoire a laissé son immense legs.

Il est plus délicat encore de chercher l'amour dans l'œuvre de Borges. Marguerite Yourcenar aura raison de signaler que l'amour n'a guère retenu l'attention de ce magnifique touche-à-tout⁴. Même sa poésie n'évoque l'amour que par des allusions d'écorché vif. Le fait que l'équipe qui a produit avec l'auteur les deux volumes de la Pléiade fasse silence sur ce silence laisse entendre que l'invité préférerait la pénombre. Les seules certitudes se situent aux extrémi-

tés du parcours. Premier fait : à 23 ans, Borges vibrait d'amour. « Elle a seize ans, elle se nomme Conception Guerrero, elle souffre dans une extrême banlieue... [...] Elle est très belle, argentine, de parents andalous. » Deuxième fait, Borges ne contractera un premier mariage qu'à 67 ans. Entre ces pôles, à peine quelques vers diront la douleur qu'éprouve Borges à ne pas avoir eu de fils. C'est à la littérature que le citoyen du livre et de la mémoire a laissé son immense legs. **NB**

1. Jorge Luis Borges, *Œuvres complètes, T. I*, traduction collective de l'espagnol, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 2010, 1856 p. ; 130 \$.

2. Robert Laffont et Valentino Bompiani, *Dictionnaire des auteurs, T. 2*, Robert Laffont, 1958, p. 548.

3. Mario Vargas Llosa, *Un demi-siècle avec Borges*, L'Herne, 2004, p. 82-83.

4. Sous la dir. de Pierre Brunel, *Borges, Souvenirs d'avenir*, Gallimard, 2006, p. 422.

Du contexte politique

« Ce qu'ont été mes sentiments lors du procès public contre les ex-commandants ? Sûrement pas de la haine ; parce que je ne crois pas au libre arbitre. J'ai senti de la pitié. Pitié pour les victimes et pour les bourreaux également. C'est que je les ai vus tous également perdus. Mais pas de haine. À cet âge-ci, je suis incapable de haine. De mécontentement, oui. Par exemple, je regrette à peu près tout ce que j'ai écrit, mais maintenant c'est irréparable* . »

« La démocratie est fragile en Argentine parce que l'histoire de l'Amérique latine est une histoire affreuse, une histoire de dictateurs militaires. Pensez seulement aux noms qu'ils portaient : Ramírez, qui se faisait appeler – ça semble une farce, le Suprême de la Province d'Entre Ríos ; Artigas, le Protecteur des Peuples Libres ; Quiroga, qu'on appelait le Tigre des Plaines ; il y a eu quelqu'un au Venezuela qui s'appelait le Grand Citoyen... Et dernièrement, plus proche de nous déjà, Perón se faisait appeler par les foules le Premier Travailleur, et sa femme était la Fée Blonde. En plus, il y a eu au Paraguay Solano López – responsable de la guerre du Paraguay, toute une catastrophe –, qui se faisait appeler le Suprême. Que pouvez-vous attendre de pays gouvernés par des personnes qui s'appellent le Suprême, le Suprême de la Province d'Entre Ríos, le Protecteur des Peuples Libres, la Fée Blonde ou le Premier Travailleur** ? »

* Propos recueillis par José Antonio Cedron lors d'une rencontre de Borges avec les étudiants et les professeurs de l'Université nationale de Córdoba (Argentine) à l'hiver 1985, quelques mois avant sa mort. Tirés de *Plural*, n° 208, janvier 1989. Traduits de l'espagnol par Cecilia Ponte.

** Extrait d'une entrevue réalisée par Eduardo Giordano chez Borges à Buenos Aires en 1984. Tirée de *Plural*, n° 185, février 1987. Traduite de l'espagnol par Cecilia Ponte.



Dans l'œil de Borges

Par
Odile Tremblay

Peut-on être influencé par Borges, ou même l'aimer, sans porter déjà en soi l'envie de s'égarer dans son propre labyrinthe intérieur ? Il est le maître de ceux qu'attirent les abîmes. Alors lorsqu'un paradoxe naît sous sa plume, quand des dimensions mystérieuses surgissent entre deux phrases sans s'annoncer, l'ombre de la poésie de Borges et son ironie guident souvent notre main, notre esprit.

Osons un doute... Et si ce XXI^e siècle, qu'il connut sans l'avoir côtoyé, avait été enfanté par sa prose ou rêvé par lui ? Agnostique, l'écrivain argentin voyait en Dieu le plus fascinant des concepts, préfigurant la quête de transcendance sans dogme qui marque notre aujourd'hui. Par ailleurs Internet, l'hypertexte existaient en germe dans ses bibliothèques aux ramifications infinies, à l'angle du miroir et du savoir. Nées de son imagination, les nouvelles technologies ? Quoi d'autre ?

Il y a deux ans, je suis allée interviewer la veuve de l'écrivain, María Kodama, dans le quartier nord de Buenos Aires, au siège de la Fondation Borges flanquée d'un petit musée. L'auteur de *L'aleph* semblait toujours vivant dans sa mythique bibliothèque parmi les astrolabes, ses cannes d'aveugle et les miroirs devant lesquels il n'aperçut longtemps que son ombre avant de plonger dans la nuit. Dans un de ses poèmes, il comparait la vie à un fleuve, où « passe un visage autant que passe l'eau ». J'ai cru là-bas sentir un instant le sien flotter sur le río de la Plata, mais ses yeux grand ouverts voyaient tout. **NB**

Odile Tremblay est journaliste culturelle au *Devoir*.

La parole est à

*Borges a réussi à influencer
jusqu'aux écrivains
qui ont évité de le lire.
D. B.*

La ficción

Jorge Luis Borges : Je crois que je la décrirais comme une nouvelle, oui. Mais pour ce qui est de la brièveté de mes écrits, je puis vous en donner deux raisons. La première est mon invincible paresse. La seconde est que j'ai toujours adoré les nouvelles et que j'ai toujours eu du mal à me rendre au bout des romans des autres, à l'exception de certains ouvrages comme, voyons..., *Pickwick Papers*, *Huckleberry Finn*, *Don Quichotte*, *Lord Jim* de Conrad et quelques autres. Je suis aussi très intéressé par Kipling ; j'ai découvert qu'à la fin de sa vie, il pouvait faire entrer dans une nouvelle autant sinon plus de personnages que la plupart ne peuvent en incorporer dans un roman. Et je me disais que j'aimerais peut-être m'essayer à ce genre de jeu et écrire des nouvelles où s'entassent les personnages. Bien que je sois très paresseux quand vient le temps d'écrire, mon esprit n'a pas ce défaut quand il s'agit de penser. J'aime à élaborer le plan de ma nouvelle puis à le réduire autant que possible, en essayant d'y faire entrer tous les détails nécessaires. J'en sais plus long sur les personnages que ce que je mets réellement dans mes écrits.

Borges et le polar

J. L. B. : Je ne crois pas que je pourrais écrire un roman policier bien corsé vous savez, avec des cadavres pleins de sang, des intrigues sexuelles, même si c'était pour sauver ma vie... Mais je me demande si j'aurais pu exister sans eux et surtout, sans De Quincey. J'ai lu ses œuvres, et cela date de 1916 ou 1917, et depuis il me semble que je n'ai fait que l'imiter ou le relire à ma manière sud-américaine.

Jorge Luis Borges

Extraits de « Jeux avec le temps et avec l'infini », une entrevue avec Jorge Luis Borges réalisée à Montréal en 1968 par Don Bell.

L'entrevue est parue dans le numéro 38 de *Nuit blanche*, traduite par Loraine Pouliot.

Pour lire toute l'entrevue : www.nuitblanche.com, voir sommaire du n° 120.

Don Bell : Je me souviens encore de la chaleur de sa poignée de main, comme si à défaut de me voir, il voulait me déchiffrer par les pores de la peau afin de découvrir l'être qui se trouvait devant lui. Son accueil fit se dissiper ma nervosité : il se montrait intéressé par chaque question et curieux de tout, n'affichant aucune supériorité ni prétention. À cette époque, Borges n'était pas encore célèbre dans le monde anglophone (sa notoriété ne faisait que commencer, sous l'influence d'écrivains comme Updike, Barthes et Nabokov qui l'avaient découvert, alors que pour le public hispanique, il était déjà un géant littéraire). Il avait néanmoins déjà ses fidèles et je me sentais faire partie de l'élite fortunée séduite au hasard d'une lecture, comme si j'étais membre d'une société secrète...

L'obsession des couteaux

J. L. B. : [D]ans mon pays, les armes à feu ont été très rares jusque bien après le début du XX^e siècle, de sorte que les gens concevaient toujours les batailles comme prenant place entre hommes armés de couteaux. Et puis, bien sûr, cette arme met le courage d'un homme à l'épreuve. Dans les corps à corps, il faut de la bravoure. Et, bien entendu, mes ancêtres étaient des militaires. Bien que je ne croie pas qu'ils se servaient de couteaux, j'ai vu des épées à la maison et ces épées, je suppose, ne peuvent avoir eu une fonction uniquement décorative, n'est-ce pas ? Mon grand-père combattit lors des troubles à la frontière avec l'Uruguay, mon arrière-grand-père affronta les Espagnols et les Brésiliens ; donc je suis de souche militaire. Peut-être cela explique-t-il beaucoup de choses dans mes écrits. Je crois que j'aurais fait un bien piètre soldat, mais j'ai toujours senti une sorte de regret à l'égard de la vie militaire et c'est précisément pour cela que j'aime la poésie épique. [...] Je me sens toujours comme si j'étais passé à côté d'une partie de ma vie et que j'avais dû rêver ma vie parmi les livres. Je suis bien sûr très injuste envers les livres parce qu'après tout ils sont tout aussi réels, sinon beaucoup plus que les couteaux et les épées.

Son épitaphe ?

J. L. B. : Vous pourriez me donner quelques années pour y penser... mais peut-être pourrait-on y lire : « Ci-gît Untel, pour qui la mort n'était pas moins difficile à comprendre ni moins merveilleuse que la vie ». Je vous dis cela sur l'inspiration du moment. Peut-être bien que je ne trouverai pas la mort si difficile à comprendre ni si merveilleuse que cela. Peut-être me heurterai-je tout simplement à un mur, non... ? **NB**

Borges en Italie,
caricature de Clarin, 1975



Jorge Luis Borges est mort à Genève en 1986. C'est là qu'il est enterré, au cimetière des Rois. Sur sa tombe, on peut lire, dit-on, cette inscription en ancien anglais : « *And Ne Forhedan Na* », c'est-à-dire « Et qu'ils ne craignent rien » ou « On ne doit pas avoir peur ».